KIM DJEUNG IL

POUR S'IMPREGNER D'UNE CONCEPTION DJOUTCHEENNE DE LA REVOLUTION

PYONGYANG, COREE
1988

OUVRIERS DU MONDE ENTIER, UNISSEZ-VOUS!

KIM DJEUNG IL

POUR S'IMPREGNER D'UNE CONCEPTION DJOUTCHEENNE DE LA REVOLUTION

Entretien avec les cadres
responsables du Comité Central
du Parti du Travail de Corée
Le 10 octobre 1987

Editions en Langues Etrangères
Pyongyang, Corée
1988

Aujourd'hui, à l'occasion du 42e anniversaire de notre Parti, je voudrais insister encore une fois devant vous sur la nécessité d'armer fermement ses adhérents et autres travailleurs d'une conception djoutchéenne de la révolution.

Dès les premiers jours de sa fondation, notre Parti n'a cessé de se renforcer et de se développer à travers une lutte révolutionnaire aussi difficile que complexe, conduisant notre révolution sur l'unique voie de la victoire. S'il est devenu le parti révolutionnaire invincible qu'il est aujourd'hui, c'est avant tout parce qu'il a hérité des brillantes traditions de la Lutte révolutionnaire antijaponaise. A l'époque de cette lutte, imprégnés qu'ils étaient d'une conception djoutchéenne de la révolution, les révolutionnaires authentiques, étroitement unis autour du camarade Kim Il Sung, grand Leader, nouèrent des liens du sang avec les masses populaires et combattirent sans relâche pour la victoire de la révolution sans montrer le moindre signe d'indécision même dans l'adversité.

La conception révolutionnaire dont étaient doués ces combattants antijaponais ne provenait pas de connaissances acquises dans un livre ou une bibliothèque mais c'était une conviction inébranlable qu'ils s'étaient forgée au cours d'une lutte acharnée menée contre un ennemi rusé et cruel, sous la direction du grand Leader qui fut le premier à ouvrir le chemin de la révolution. Ainsi, la juste conception de la révolution ne peut-elle être assimilée par chacun au point de faire partie intégrante de sa personnalité que si elle est forgée dans la lutte et si l'on en a fait sa foi.

Notre révolution a accompli des pas de géant et de nombreux changements ont marqué la condition des révolutionnaires ainsi que le contexte dans lequel se déroule cette révolution. Cependant, nous armer d'une juste conception de

la révolution pour en faire notre propre foi reste toujours pour nous un problème important. Notre révolution n'est pas encore achevée et nous avons à parcourir un chemin long et difficile pour qu'elle le soit. Or le nombre des vétérans révolutionnaires va diminuant tandis que nos rangs révolutionnaires grossissent de nombreux membres de la nouvelle génération qui n'ont pas été aguerris par l'âpre lutte révolutionnaire. Donc, si nous voulons que notre révolution aboutisse à la victoire finale, en dépit des difficultés et des épreuves que nous rencontrons, nous devons imprégner tous les membres du Parti et autres travailleurs de la conception djoutchéenne de la révolution.

Il faut que nous fassions de notre conception révolutionnaire notre propre foi, et non pas qu'elle ne soit pour nous qu'une connaissance générale. L'idéologie relève de la conscience sociale reflétant les desiderata et les intérêts des êtres humains, aussi ne peut-elle être solide que si elle est adoptée au cours de la lutte. De même, la conception révolutionnaire ne doit pas être seulement comprise en tant que théorie, mais elle doit également être mise à l'épreuve du feu si l'on veut qu'elle se transforme en une volonté inébranlable.

Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, a déclaré que la formation de la conception révolutionnaire du monde chez chacun réclame qu'il comprenne quels sont la situation et les intérêts de la classe sociale dont il fait partie et apprenne à haïr les classes exploiteuses et à défendre les intérêts de sa propre classe, puis se résolve à s'engager dans la voie de la révolution, animé de la volonté et de la détermination farouches de lutter jusqu'au bout pour renverser la société exploiteuse et édifier la société nouvelle des masses laborieuses. C'est une idée éminente, car elle a donné un premier éclaircissement scientifique au processus de formation de la conception révolution-

naire du monde.

Cependant, nous constatons actuellement qu'en travaillant à imprégner les membres du Parti et les autres travailleurs d'une juste conception de la révolution, nos cadres en restent généralement à l'étape de la cognition et ne s'appliquent pas sérieusement à ce que cette conception soit adoptée en tant que foi à travers une vie militante. Certains d'entre eux croient qu'il suffit, pour que soit résolu le problème de l'élaboration d'une conception correcte de la révolution, de recevoir les statistiques nécessaires sur le nombre de séances d'études et de conférences tenues et d'organiser des concours de récitation de textes. La compétition d'études sous forme de «questions-réponses», par exemple, pousse les participants à apprendre mécaniquement certains passages au lieu de les inciter nombreux à la discussion qui leur permettra de canaliser leur intelligence collective et d'acquérir une compréhension étendue et approfondie de l'essence des problèmes qui se posent. En cherchant à imprégner les membres du Parti et les autres travailleurs des idées révolutionnaires nous entendons les faire prendre hautement conscience d'eux-mêmes et participer en responsables à la lutte révolutionnaire, et non pas leur permettre de se vanter de pouvoir réciter quelques extraits de textes. Il est certes indispensable de passer par l'étape de la cognition si l'on veut se forger une juste conception de la révolution mais il faut savoir que la cognition n'est pas une fin en soi; cette étape a pour objectif de constituer une prémisse leur permettant de s'engager activement dans la révolution, avec une détermination et un esprit de combat révolutionnaires. Nous ne devons donc pas pécher par formalisme dans l'élaboration d'une juste conception de la révolution mais y procéder substantiellement en étroite liaison avec la pratique révolutionnaire de façon que cette conception se transforme en une foi et une volonté inébranlables.

Avoir une conception djoutchéenne de la révolution, c'est s'en faire une vision djoutchéenne et adopter une attitude djoutchéenne à son égard de façon à se comporter en tant que maître de la révolution. Epouser cette conception signifie parvenir à comprendre de façon exacte la nature de la révolution, son objectif fondamental et les moyens de l'accomplir et faire sa foi de la détermination et de la volonté de s'y dévouer entièrement.

La révolution vise à réaliser le Djadjouseung des masses populaires; elle est aussi leur propre tâche, car elles en sont maîtresses. Cela étant, le moyen essentiel de l'accomplir est d'accroître leur rôle créateur sous la direction de leur parti et de leur leader. L'issue de la révolution dépend, en définitive, de la façon dont on renforce son sujet, à savoir l'ensemble étroitement constitué par le leader, le parti et les masses, et dont on accroît son rôle. Il est certes nécessaire, pour se faire une conception correcte de la révolution, de connaître exactement quelle est la cible de la révolution, mais ce qui est de la plus haute importance, c'est d'adopter une optique et une attitude justes à l'égard de son sujet.

Le sujet de la révolution étant l'unité entre le leader, le parti et les masses, pour avoir une juste vision de la révolution il faut avant tout se faire une conception correcte de ces trois composantes. Par ailleurs, le sujet de la révolution constituant un organisme socio-politique au sein duquel on partage le même sort, la perception djoutchéenne de la révolution doit reposer sur une conception éthique révolutionnaire qui veut que l'on se solidarise dans la vie et dans la mort, sur la base de l'obligation et de la camaraderie révolutionnaires. De même que le leader, le parti et les masses, unis en un seul organisme socio-politique, constituent le sujet de la révolution, de même, les conceptions du leader, de l'organisation, des masses ainsi que les concepts éthiques, faisant un tout, donnent une

conception intégrale de la révolution. C'est pourquoi, pour s'imprégner d'une conception djoutchéenne de la révolution, il faut acquérir à la fois une conception révolutionnaire du leader, de l'organisation, des masses et de la morale.

Il s'agit avant tout d'acquérir une conception révolutionnaire du leader.

Il importe à cet égard de bien comprendre que le leader est l'âme de la collectivité socio-politique.

Quant à l'importance du rôle dirigeant joué par le leader, la théorie révolutionnaire de l'époque précédant la nôtre l'a souvent fait ressortir. En tant que dirigeant principal, le leader joue certes un grand rôle dans le modelage du destin des masses populaires. Il n'est pourtant pas permis de le considérer comme un simple commandant suprême. L'importance du commandement est communément admise dans toutes les sociétés et pour toutes les classes mais la classe ouvrière est la seule à considérer son leader comme l'âme de la collectivité socio-politique. Il est inadmissible que l'on se borne à considérer les rapports entre leader et soldat comme ceux existant entre commandant et commandé. Si l'on estime que le commandant a uniquement le droit de donner des ordres et que le commandé n'a que le devoir d'y obéir, on ne peut qualifier ces rapports de liens fondés sur l'amour entre camarades et sur l'obligation révolutionnaire, mais limitativement de relation entre le droit et le devoir. Ces rapports du droit et du devoir sont ceux admis par la démocratie bourgeoise qui repose sur la conception individualiste de la vie. Il est impossible, dans ce contexte, de comprendre la conception révolutionnaire du leader.

Le leader est par essence l'âme de la collectivité socio-politique. Il va de soi que le cerveau est de première importance dans l'existence et le fonctionnement de l'organisme. Si elles ne se regroupent pas en un seul bloc autour de

leur leader, les masses populaires ne peuvent être une collectivité socio-politique vivante et souveraine. Nous devons donc avoir la conviction que le leader est l'âme de la collectivité socio-politique et que ce n'est qu'en s'associant à lui sur les plans organisationnel et idéologique, sur un fond de camaraderie que chacun peut jouir de l'immortalité socio-politique.

Si les combattants révolutionnaires antijaponais ont pu demeurer jusqu'au bout fidèles à leur Leader, c'est parce qu'ils ont profondément ressenti, au cours des combats décisifs qu'ils menaient étroitement regroupés autour de ce Leader et en partageant le même sort que lui, que celui-ci était l'âme de notre nation et que leur sort lui était donc inséparablement lié. Le contexte historique d'aujourd'hui nous impose de bien savoir ce qu'il faut faire pour permettre aux membres du Parti et aux autres travailleurs de ressentir du fond d'eux-mêmes, dans la vie courante, comme l'ont fait les combattants révolutionnaires antijaponais, les liens du sang qui les unissent au Leader. Il est certes vrai que l'on peut éprouver indirectement, par la lecture d'œuvres littéraires ou artistiques, ce qu'ont éprouvé les révolutionnaires d'autrefois. Il est donc nécessaire, pour imprégner chacun d'une juste conception du leader, de créer et d'utiliser de très nombreuses œuvres recréant le type des combattants révolutionnaires antijaponais infiniment fidèles au Leader. S'il est souhaitable de recourir aux œuvres littéraires et artistiques dans ce travail, il est idéal de le combiner étroitement avec la pratique révolutionnaire actuelle.

L'époque de la Lutte révolutionnaire antijaponaise et celle que nous vivons ne diffèrent pas l'une de l'autre en ce que la lutte révolutionnaire se déroule selon les idées et la volonté du Leader et sous sa direction, bien que les conditions dans lesquelles elle se déroule soient différentes. Mener la lutte

révolutionnaire selon les idées et la volonté du Leader et sous sa direction, c'est lutter pour la révolution en jouissant de la vitalité socio-politique donnée par le Leader. Plus nous resterons fidèles aux idées et à la volonté du Leader, plus les liens qui nous unissent à lui seront étroits et plus valable sera notre vitalité socio-politique, et nous pourrons alors éprouver un grand bonheur de vivre, bonheur inimaginable pour quiconque vit en égoïste. Seul celui qui pense et agit selon les idées et la volonté du Leader et qui trouve la joie de vivre dans le fait de partager le même sort que lui peut être considéré comme un révolutionnaire acquis à la conception révolutionnaire du Leader. Nous devons nous confier entièrement au Leader en cherchant à travers lui le soutien de notre âme, réaliser que nous pouvons jouir de l'existence la plus pleine et la plus méritoire qui soit lorsque nous exécutons parfaitement les tâches assignées par lui et nous montrer infiniment fidèles à lui au cours de nos activités révolutionnaires visant à la réalisation de ses idées et de sa volonté.

D'autre part, pour se faire une conception djoutchéenne de la révolution il faut adopter un point de vue pertinent et une attitude correcte à l'égard du parti.

Généralement parlant, le parti de la classe ouvrière est l'avant-garde de celle-ci et des masses laborieuses unies autour de leur leader sur les plans organisationnel et idéologique. Il ressort de cette définition que la direction du parti se confond avec celle du leader et que le point de vue et l'attitude qu'on prend à l'égard du premier sont identiques, de par leur nature, à ceux qu'on adopte envers le second. Le leader étant celui du parti, il est inconcevable de séparer les deux.

Mais il n'en demeure pas moins qu'on ne peut les identifier complètement. Le leader fait fonction essentiellement d'âme de la collectivité socio-politique alors que le parti est essentiellement appelé à jouer le rôle de pivot dans l'organisme socio-

politique constitué par les masses populaires regroupées autour du leader.

Le parti est l'ensemble de ses structures regroupées autour de son leader. Le point de vue et l'attitude qu'on prend à l'égard du parti contiennent à la fois ceux qu'on adopte envers le leader et ceux envers l'organisation. La conception qu'on a du leader étant considérée comme un composant indépendant de la perception de la révolution, le point de vue et la position qu'on prend à l'égard du parti se ramènent, en définitive, à ceux qu'on adopte envers l'organisation. C'est pourquoi lorsqu'on disserte des composants de la conception de la révolution, on parle de la conception du leader et de celle de l'organisation mais non pas de la conception du leader et de celle du parti. Par conception de l'organisation on entend non seulement le point de vue et la position qu'on prend à l'égard du parti mais également ceux qu'on prend à l'égard de toutes les organisations politiques et sociales qui relient, sous la direction du parti, les masses populaires au leader. L'organisation politique qu'est le parti diffère de toutes les autres organisations politiques et sociales en ce qu'elle exerce la fonction de colonne vertébrale au sein de la collectivité socio-politique.

Hors de l'organisation, personne ne peut être uni par des liens du sang à son leader ni jouir d'une immortalité socio-politique. Aussi large que soit son bagage de connaissances et aussi brillant que soit son talent, un homme qui n'est pas lié au leader par l'intermédiaire de l'organisation ne peut bénéficier de la vitalité socio-politique émanant du leader. Etre séparé de l'organisation signifie perdre sa vitalité socio-politique. D'où le fait qu'un authentique révolutionnaire attache plus de prix à l'organisation qu'à sa propre vie, la traite avec respect et se fait toujours une règle inviolable de prendre appui sur elle pour vivre et militer.

Par le passé, pour exprimer la valeur de l'organisation, on mettait l'accent surtout et essentiellement sur la nécessité de s'unir. Certes, il faut s'unir sur le plan organisationnel si l'on veut faire la révolution; seule l'union permet d'imprimer une forte impulsion à la lutte révolutionnaire. On peut dire, au demeurant, que la force de l'organisation est celle de l'union et que celle-ci constitue pour les révolutionnaires la source de la force et le gage de la victoire.

Si l'on veut se faire une idée approfondie de la valeur de l'organisation il faut la considérer en fonction de la vitalité socio-politique de chacun. Les masses populaires ne peuvent se regrouper en un organisme socio-politique souverain et devenir les maîtresses authentiques de leur destin que si elles s'appuient sur l'organisation qu'est le parti. Nous sommes tenus de faire grand cas de cette organisation, à laquelle nous devons notre vitalité, et de la respecter. Si nous appelons le Leader père affectueux et le Parti mère c'est parce que nous devons notre vitalité socio-politique à cette organisation regroupée autour du Leader.

Si l'on veut doter les membres du Parti et les autres travailleurs d'une conception révolutionnaire de l'organisation, il faut prendre garde qu'ils s'initient au principe qui fait la valeur de cette organisation et, d'autre part, qu'ils en viennent à reconnaître pleinement cette valeur au cours de leurs activités en son sein. Tous sont priés de considérer leur organisation comme étant plus précieuse que leur vie, et de s'accoutumer à prendre toujours appui sur elle et à opérer sous sa direction et sous son contrôle dans leur travail et leur vie quotidienne.

La vie du Parti est la vie politique qui permet à ses membres de satisfaire les exigences de leur vitalité politique. Notre vie politique se confond avec les activités organisationnelles et idéologiques qui nous mettent en état de maintenir

notre position de maîtres de l'Etat et de la société et de remplir les responsabilités et le rôle qui nous reviennent à ce même titre. C'est à travers la vie du Parti que ses membres jouissent de l'existence la plus méritoire et la plus exaltante qui soit en tant que maîtres de la révolution.

On peut considérer la vie organisationnelle et la vie idéologique comme étant deux aspects de la vie du Parti.

Par vie organisationnelle du Parti nous entendons l'activité politique que déploient les adhérents comme membres d'une structure du Parti pour accomplir, sous la direction et le contrôle de celle-ci, les tâches révolutionnaires qu'il leur assigne. Les adhérents eux-mêmes sont maîtres des structures du Parti. Aussi doivent-ils opérer chacun dans un parfait esprit de responsabilité en faveur du renforcement de leur structure et, par là même, aiguiser constamment leur esprit de parti et prendre coutume d'obéir rigoureusement à la volonté et à la discipline de l'organisation dont ils sont membres.

La vie idéologique du Parti, qui fait partie de la vie politique des adhérents, permet à ceux-ci d'acquérir l'aliment spirituel nécessaire au maintien de leur vitalité politique et de le faire leur. Les adhérents doivent s'imprégner des idées du Parti et du Leader s'ils veulent s'identifier idéologiquement au Parti et faire honneur à leur vitalité politique. De même que l'être humain doit manger pour maintenir son existence physique, de même les adhérents sont tenus de faire leurs les idées révolutionnaires du Parti et du Leader grâce à la participation à la vie idéologique, s'ils veulent partager le même sort que le Parti.

Il est indispensable que la participation de chacun à la vie du Parti soit inséparablement liée à l'accomplissement de ses tâches révolutionnaires. Un adhérent qui se montre loyal dans sa tâche révolutionnaire l'est aussi dans sa participation à la vie militante et peut rester fidèle au Parti et au Leader.

Actuellement cependant, certains des permanents du Parti, pour diriger la participation des adhérents à la vie militante, se contentent de se tenir au courant de la manière dont ils observent la discipline de l'organisation et du niveau de leurs études mais ne s'attachent guère à savoir comment ils s'acquittent de leur tâche principale, tâche révolutionnaire. Ils pensent à tort que celle-ci est une tâche purement professionnelle dont la direction ne revient donc qu'au personnel de l'administration et de l'économie. Résultat: la vie militante des adhérents ne tend pas à assurer une meilleure exécution de cette tâche et va jusqu'à en gêner l'accomplissement. C'est la raison pour laquelle je ne cesse d'insister depuis longtemps sur la nécessité de les lier étroitement l'une à l'autre.

Si je mets l'accent sur ce point, certains autres permanents du Parti croient devoir assumer eux-mêmes jusqu'aux affaires administratives et économiques et s'arrogent le rôle de l'administration, ce qui est une autre manifestation de violation du principe de la direction de la vie militante des adhérents de notre Parti.

Les permanents du Parti doivent chercher à donner toute l'efficacité voulue à la direction de la vie militante des adhérents pour que tous s'attachent à la structure dont ils relèvent et qu'ils s'acquittent loyalement des tâches révolutionnaires que le Parti leur assigne.

L'adhésion à la conception djoutchéenne de la révolution présuppose l'adoption d'un point de vue et d'une attitude justes envers les masses populaires.

Comme l'a indiqué le camarade Kim Il Sung, grand Leader, les masses populaires sont les maîtresses de la révolution et de l'édification et ont la capacité de les impulser. La conception révolutionnaire des masses se confond avec le point de vue et la position consistant à considérer les masses populaires comme les maîtresses de la révolution, à tout

mettre à leur service, à avoir confiance en leur force inépuisable et à s'appuyer sur celle-ci pour faire la révolution.

La conception révolutionnaire des masses suppose l'idée que les masses populaires sont maîtresses de la révolution.

Il est certes vrai que le parti est à la tête des masses populaires. Mais cela ne veut pas dire qu'il soit appelé à régner sur elles. Il est au contraire l'avant-garde et le guide des masses populaires elles-mêmes. Il est inconcevable que le parti existe en se tenant à l'écart des masses.

Que le parti dirige les masses populaires ne veut pas dire qu'il leur impose sa volonté exclusive, mais qu'il juge scientifiquement leurs desiderata et leurs intérêts et que, sur cette base, il leur présente des objectifs militants pertinents qu'il les conduira à atteindre. Le parti a le devoir d'orienter leur lutte conformément à leurs aspirations et à leurs intérêts et il doit s'en acquitter parfaitement s'il veut les servir. On ne peut concevoir l'intérêt du parti hors de celui des masses populaires et il prend dès lors comme principe suprême de ses activités de lutter pour réaliser ce dernier.

Le parti étant la troupe d'avant-garde des masses populaires ne peut les servir loyalement s'il demeure à leur traîne. Il doit les aider et les conduire à prendre exactement conscience de leurs véritables intérêts et à faire preuve de dynamisme pour les défendre. La direction des masses populaires par le Parti tend précisément à les servir à cet égard.

S'ils ignoraient que les masses populaires sont maîtresses de la révolution, les cadres risqueraient de les mépriser et de les invectiver, d'abuser de l'autorité qu'ils détiennent du Parti et de se conduire en bureaucrates dans l'idée qu'ils sont des êtres extraordinaires pouvant se placer au-dessus d'elles. Mépriser les masses conduit spontanément à se considérer comme un être supérieur. Cela relève des survivances idéologiques de la classe dominante de l'ancienne société qui

exploitait et opprimait les masses laborieuses. Les cadres doivent comprendre nettement que les masses populaires sont les maîtresses de la révolution et se rendre compte du fond d'eux-mêmes que rien n'est plus glorieux et plus méritoire que de les servir.

Si l'on veut faire sienne la conception selon laquelle les masses populaires sont les maîtresses de la révolution, il faut connaître à fond le principe sur lequel se base cette conception aussi bien qu'il faut se faire une règle d'avoir confiance en la force des masses et de s'appuyer sur celle-ci dans la révolution, et s'habituer à se mêler aux masses et à partager peines et joies avec elles.

Lorsque l'on est déterminé à servir les masses en voyant en elles les maîtresses de la révolution et que l'on a, de plus, pris coutume de croire à la force des masses et de faire la révolution en comptant sur cette force, on peut alors prétendre s'être profondément imprégné d'une conception révolutionnaire des masses. L'issue de la révolution dépend de la façon dont on canalisera l'intelligence et la force créatrices des masses populaires. Un individu, aussi sagace et compétent qu'il soit, n'est capable de montrer qu'une partie infime des talents et des forces que l'humanité a accumulés depuis son apparition. Les masses populaires sont les seules à jouir de la totalité des richesses sociales créées par l'humanité durant toute son existence et à posséder la force créatrice de transformer la nature, la société et l'homme lui-même et de façonner elles-mêmes leur destin. Elles sont donc les uniques artisanes des mouvements sociaux, les uniques responsables de la révolution. Recourir à la force des masses populaires est la seule voie à suivre pour faire la révolution. Celui qui ne se fie pas à la force des masses ne peut compter sur sa propre force et ne mérite donc pas d'être appelé un révolutionnaire. La méfiance à l'égard de la force des masses conduit à la

servilité envers les grandes puissances et à la tendance idéologique limitée à ne s'appuyer que sur les forces extérieures ainsi qu'au pessimisme et au défaitisme.

La force des masses, aussi puissante qu'elle soit, ne se manifeste jamais d'elle-même. Les masses ne peuvent faire pleinement preuve de leur puissance que si elles sont conscientisées sur le plan idéologique et regroupées dans une organisation. Les masses conscientisées et organisées peuvent montrer une si grande force que celle-ci est qualitativement différente de la somme arithmétique des forces individuelles. Les méthodes de travail révolutionnaires conçues par le grand Leader se révèlent d'une vitalité invincible car elles permettent de croire à la force des masses, de canaliser au maximum la force créatrice de celles-ci et de résoudre tous les problèmes grâce à l'intervention de cette force.

Il ne suffit pas de stimuler l'intérêt personnel pour que se manifestent pleinement la créativité et le dévouement de chacun. Seuls peuvent se dédier à la révolution en faisant preuve d'une grande créativité et d'un dévouement total ceux qui sont convaincus que les intérêts de la collectivité priment ceux de chaque individu.

Le destin des individus est, dans la révolution, inséparablement lié à celui de la collectivité et les intérêts des premiers et ceux de la seconde sont unis les uns aux autres. Mais on fait la révolution exclusivement pour la collectivité que sont les masses populaires, et non pas pour un quelconque individu. Les individus doivent se comporter en membres de la collectivité s'ils veulent devenir maîtres de la révolution et remplir leur rôle en tant que tels. Les révolutionnaires doivent lutter avec abnégation dans l'intérêt de la collectivité s'ils veulent façonner leur propre destin de la façon la plus brillante.

La supériorité de la ligne de masse à laquelle s'en tient

notre Parti réside dans le fait que celle-ci garantit non seulement les libertés démocratiques et l'égalité aux masses populaires, mais encore qu'elle leur permet d'occuper la position de maîtresses de la révolution et de l'édification et de remplir leur rôle en tant que telles. Les masses populaires ne doivent pas se contenter d'occuper la position qui leur permet de jouir de l'égalité en tant que maîtresses de la société, mais elles doivent remplir leur mission et leur rôle de maîtresses de la révolution et de l'édification. Pour y parvenir, elles doivent s'unir organisationnellement et idéologiquement sous la direction du parti et lutter selon une stratégie et une tactique pertinentes. La ligne de masse doit nécessairement s'associer à la direction du parti. Sans cette direction, les masses ne peuvent démontrer leur puissance en tant que maîtresses de la révolution et de l'édification et, s'il ne s'appuie pas sur elles, le parti est hors d'état d'exercer sa direction sur celles-ci. Voilà la raison pour laquelle notre Parti prend comme principe fondamental dans ses activités d'associer sa direction unique à sa ligne de masse.

Nos cadres parlent souvent de sa ligne de masse, mais ils ne parviennent pas à se débarrasser complètement de leur esprit bureaucratique ni à mettre convenablement en jeu l'enthousiasme révolutionnaire et l'ardeur créatrice des masses, car ils n'ont pas adopté un juste point de vue révolutionnaire à leur égard et ne s'inspirent pas des méthodes de travail révolutionnaires du Parti, qui tiennent à la concrétisation de cette ligne de masse. De ce fait, ils n'ont pas confiance en eux-mêmes dans l'application de la politique du Parti et vont jusqu'à mettre leur espoir dans les méthodes utilitaristes fondées sur l'individualisme, qui n'ont rien à voir avec les méthodes de travail révolutionnaires de notre Parti. Nous devons adopter un point de vue révolutionnaire à l'égard des masses et nous attacher à ce qu'ils assimilent les méthodes

révolutionnaires de notre Parti.

Si l'on veut que chacun fasse sienne la perception révolutionnaire du leader, de l'organisation et des masses, sur la base de la conscience révolutionnaire, il faut absolument qu'elle soit combinée avec la conception éthique révolutionnaire.

Une éthique est une norme de conduite sociale qu'il faut observer de son plein gré, en accord avec sa conscience, et non pas sous l'effet d'une pression ou d'un contrôle de l'extérieur. La conception éthique révolutionnaire est l'optique et l'attitude que l'on adopte à l'égard des règles de conduite selon sa conscience révolutionnaire. Celle-ci est une conscience sociale qui fait plus grand cas de la vie de la collectivité sociopolitique que de celle des individus, plus grand cas des intérêts du Parti, du peuple et de la révolution que des intérêts personnels. Un révolutionnaire, lorsqu'il a agi dans l'intérêt de la révolution, s'en sent fier et, dans le cas contraire, il a la conscience lourde, même si personne ne s'est aperçu de son acte.

Se montrer dévoué au leader, au parti et aux masses est, pour celui qui participe à la révolution en tenant compte de l'intérêt fondamental de cette révolution, un devoir auquel il ne peut se soustraire. Manquer à ce devoir, c'est, en dernière analyse, trahir la révolution. La discipline révolutionnaire ne l'admet donc pas. Or, les rapports existant entre le leader, le parti et les masses, qui sont regroupés en organisme sociopolitique, dans le cadre duquel ils partagent le même sort, reposent sur la camaraderie et l'obligation révolutionnaire. Aussi se montrer fidèles au leader, au parti et aux masses est-il un devoir moral légitime pour les révolutionnaires. Ce dévouement doit être garanti par la morale basée sur la conscience révolutionnaire et, si c'est le cas, il s'avérera durable et véritable.

Dans le passé, lorsque notre peuple, en tant qu'esclave

colonial; subissait toutes sortes de brimades et de manifestations d'oppression de la part des impérialistes japonais et allait perdre jusqu'à sa conscience nationale, le grand Leader créa les immortelles idées du Djoutché pour lui donner le sens de l'indépendance nationale et l'entraîner dans une lutte révolutionnaire sacrée. Le camarade Kim Il Sung, grand Leader, est le bienfaiteur de notre nation car c'est à lui qu'elle doit sa renaissance, et un père généreux pour notre peuple auquel il a donné la vitalité socio-politique la plus précieuse et l'existence la plus heureuse et la plus digne qui soit. Lui rester fidèle est donc l'obligation légitime de tous ceux qui sont nés en Corée.

L'expérience nous a fermement convaincus qu'agir conformément aux idées et à la volonté du Leader est la conduite la plus consciencieuse et la plus morale car c'est lui qui personnifie de façon idéale les vœux et les intérêts des masses populaires. C'est la raison pour laquelle nous disons que la fidélité au Leader est la plus haute expression des qualités morales communistes.

Nous devons donc rester infiniment fidèles à notre Leader, tenir en estime les structures du Parti dont nous sommes membres, observer consciencieusement la discipline organisationnelle, aimer avec sincérité les masses populaires et nous dévouer pour celles-ci, ceci en bonne conscience, et non pas sous la poussée d'une contrainte ou sous l'effet d'un simple sens de l'obligation.

L'éthique révolutionnaire reposant sur l'obligation révolutionnaire et la camaraderie doit se matérialiser non seulement dans le dévouement au leader, au parti et aux masses, mais dans tous les domaines de la vie sociale.

A l'origine, la morale est apparue comme un ensemble de normes d'action universelles s'imposant à tous les membres de la société qui devaient l'observer consciencieusement. Or,

avec l'opposition des intérêts entre les classes, la morale, elle aussi, a revêtu un caractère de classe et plusieurs conceptions morales antagoniques se sont fait jour. Dans la société fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme on ne peut songer à aucune morale universelle indépendante des intérêts de classe.

Dans la société socialiste où les masses laborieuses sont maîtresses, la morale vise à servir l'intérêt de la classe ouvrière. Mais celle-ci luttant pour éliminer les classes et édifier une société sans classe, ses intérêts sont identiques à ceux de toute la société. La morale reflétant les intérêts de la classe ouvrière a un caractère universel car elle est conforme aux intérêts de l'ensemble des masses populaires.

La morale communiste qui est celle de la classe ouvrière est la meilleure du genre et la plus progressiste qui soit parce qu'elle a hérité tout ce qu'il y avait de rationnel dans les concepts éthiques du passé et qu'elle l'a développé conformément à la nature de l'homme, être social. La morale communiste est universelle car elle doit être observée par tous ceux qui défendent le Djadjouseung et la créativité, caractéristiques par excellence de l'être social qu'est l'homme.

Sous le socialisme où se matérialisent les idées de la classe ouvrière, les êtres humains jouissent tous de la même position de maîtres de l'Etat et de la société et, d'autre part, se trouvent regroupés dans un organisme socio-politique au sein duquel leurs destins se confondent. Il est donc normal et naturel qu'ils observent de leur plein gré la morale communiste reposant sur l'obligation et la camaraderie révolutionnaires car la nature du régime socialiste l'exige.

Si la morale communiste n'est pas encore généralisée dans la société socialiste, cela tient principalement à la subsistance des vestiges de l'ancienne société. Lorsque le socialisme aura complètement triomphé et qu'il progressera vers le stade

supérieur du communisme, le rayon d'action des pouvoirs dans la vie sociale diminuera graduellement au profit de celui de la morale communiste. A ce compte-là, on peut dire que l'édification du socialisme et du communisme est un processus à l'intérieur duquel l'exercice des pouvoirs dans la vie sociale diminue progressivement en faveur de l'élargissement continu de l'action de la morale.

Le parti de la classe ouvrière se doit de s'appliquer à donner un développement général à la morale communiste et à renforcer l'éducation dans l'esprit de cette morale conformément aux exigences légitimes du développement social.

Or, actuellement, l'éducation selon la morale communiste ne parvient pas à répondre aux impératifs de l'évolution de la réalité. Nos cadres associent souvent cette éducation au dévouement à la révolution mais rarement à la vie quotidienne. Il est juste de l'axer sur la fidélité au Parti et à la révolution mais cela ne suffit pas à faire régner la morale communiste dans tous les domaines de la vie sociale et ne permet pas à cette fidélité même de reposer sur de solides concepts moraux.

La morale communiste peut se diviser essentiellement en deux parties, l'une concernant la morale à observer dans les rapports entre la collectivité et les individus et l'autre entre ces derniers.

Les rapports entre la collectivité et l'individu s'expriment dans ceux noués entre le leader, le parti, les masses d'une part et les individus de l'autre.

Inutile de dire que les masses populaires forment une collectivité; le leader, son centre, et le parti, son pivot, représentent également, l'un et l'autre, la collectivité. Les richesses de la société faisant elles aussi partie de la collectivité, il est rationnel de considérer que les rapports existant entre l'individu et la collectivité recouvrent ceux liant cet individu aux biens communautaires de l'Etat et de la société, de même

que, si l'on veut aller plus loin, les rapports établis entre l'individu et sa patrie qui englobe tout, hommes, richesses, territoire.

Puisque la collectivité et l'individu qui en fait partie partagent le même sort, intervient entre eux le principe moral du devoir révolutionnaire, basé sur la camaraderie. C'est le principe collectiviste disant «Un pour tous, tous pour un», qui reflète ces rapports moraux communistes. Cela ne signifie cependant pas que les intérêts collectifs et individuels s'identifient. Etant donné que l'individu ne peut subsister hors de la collectivité, il est évident que les intérêts de cette dernière passent avant ceux du premier. Dans le cadre des rapports entre la collectivité et l'individu, le second doit considérer qu'il est de son devoir légitime de placer les intérêts de la première au-dessus de ses intérêts personnels et de se dévouer pour elle.

Le principe moral du devoir révolutionnaire basé sur la camaraderie s'insère jusque entre les individus appartenant à la collectivité socio-politique. Mais les rapports existant entre les individus eux-mêmes étant faits d'égalité à la différence de ceux qui existent entre eux d'une part et la collectivité d'autre part, il n'est pas question que les intérêts de l'un l'emportent sur ceux d'un autre. Dans le cadre de la collectivité, tous les membres de celle-ci doivent estimer qu'il est de leur devoir moral de s'aimer et de s'entraider en tant que camarades et sur un pied d'égalité.

De par sa nature, la camaraderie a pour prémisse que l'on considère les autres comme des êtres indépendants et que l'on reconnaisse leur indépendance. Elle ne peut exister entre l'oppresseur et l'opprimé, mais seulement entre ceux qui appartiennent à la collectivité socio-politique dans laquelle ils partagent le même sort. La camaraderie doit s'exprimer par le respect mutuel et une entraide dévouée. L'amour qu'on

prétendra témoigner pour exaucer en fait un désir égoïste ne pourra être qualifié de camaraderie authentique.

Les rapports entre les individus composant la collectivité socio-politique, qui partagent le même sort, reposent sur une égalité et une indépendance complètes autant que sur une camaraderie faite d'un esprit d'entraide dévoué. La morale communiste reflétant les exigences et les intérêts de la collectivité socio-politique doit en bonne logique contribuer à la fois à faire pleinement valoir le Djadjouseung des individus et à raffermir l'unité et la cohésion de la collectivité. La société communiste, incarnation parfaite de cette morale, sera la société la plus juste et la plus harmonieuse qui soit car les gens y seront liés par la camaraderie.

La moralité propre à un communiste et conforme aux particularités de la société communiste comporte grosso modo deux aspects. L'homme doté de cette qualité a avant tout un sens profond de la justice. Il s'agit là d'un être impartial et loyal sachant abhorrer tous les actes injustes de nature à porter atteinte à la dignité et aux droits de l'homme et sachant aborder tous les problèmes de façon équitable et désintéressée, sans parti pris. Celui qui est doué de la moralité communiste est également on ne peut plus dévoué au peuple car il sait ménager les autres, les aimer et les servir de tout son cœur.

Le grand Leader a dit que respecter les êtres humains et les aimer est la qualité morale fondamentale que doit posséder un révolutionnaire communiste, car les hommes sont les êtres les plus précieux du monde.

Mais certains de nos cadres, n'étant pas encore acquis à la morale communiste, ne se montrent pas disposés à ménager et à aimer sincèrement les autres et, qui pis est, se permettent souvent d'empiéter sur leur dignité et leur souveraineté. Quelques-uns abusent de leur autorité et cherchent à faire

pression sur eux alors que d'autres visent à réaliser leurs objectifs égoïstes aux dépens d'autrui en recourant à des méthodes condamnables. Toutes ces pratiques, legs de l'ancienne société, n'ont pas droit de cité dans notre société. Nonobstant, certains cadres s'en désintéressent, croyant qu'elles ne contreviennent pas gravement aux intérêts fondamentaux de la révolution. Celui qui sous-estime la personnalité de ses voisins et ne sait pas les aimer ne peut se dévouer pour l'œuvre révolutionnaire des masses populaires. Quiconque ment à ses camarades risque de mentir à son parti et à son leader, et celui qui va jusqu'à sacrifier les autres à son propre profit sera capable de trahir jusqu'aux intérêts de la révolution.

La morale communiste que chacun doit observer doit se matérialiser dans les rapports entre camarades, dans la vie familiale et dans la vie sociale et communautaire.

Dans les rapports entre camarades, il est important de respecter strictement l'obligation révolutionnaire.

Le grand Leader a affirmé qu'un compagnon de lutte révolutionnaire est infiniment précieux et que l'on commence la révolution en se faisant des camarades.

Les camarades révolutionnaires sont des compagnons d'armes précieux et de vrais frères qui jouissent de la vie sociopolitique qui leur est donnée à tous et qui partagent joies et souffrances au nom de la cause révolutionnaire. Les révolutionnaires se sentent vraiment heureux lorsqu'ils se sont fait des camarades authentiques mais très affligés s'ils en perdent. On peut dire que ménager et chérir ses camarades relève de la moralité élémentaire que doit posséder un révolutionnaire. Si l'on ne se montre pas aussi sincère que loyal à leur égard, on ne pourra non plus rester fidèle au parti et à la révolution. Qu'un individu respecte ou non dans sa vie quotidienne l'obligation révolutionnaire envers ses camarades constitue le premier

critère permettant de diagnostiquer et d'évaluer correctement sa fidélité au parti et à la révolution.

L'amour entre camarades doit être ardent, sincère et fondé sur l'équité. Celui qui ne veut pas voir les imperfections qu'il relève pourtant chez son camarade parce qu'il l'aime et ne s'attache pas à les corriger, doit être considéré comme dépourvu de sincérité dans son affection et manquant à ses obligations envers son camarade. Par contre, si l'on se montre froid à l'égard de son camarade sous prétexte de rester intransigeant et que l'on ne fasse que chercher à découvrir ses défauts, ce n'est pas juste non plus. Nous devons non seulement savoir traiter les camarades avec intransigeance selon le critère de leur fidélité envers le Parti et le Leader mais aussi faire preuve d'une ardente camaraderie qui nous amène à avoir confiance en eux et à les chérir de tout cœur ainsi qu'à partager joies et amertume avec eux.

Les rapports entre supérieurs et subalternes exigent aussi la matérialisation de la camaraderie et de l'obligation révolutionnaires. Dans notre société, ces rapports ne représentent en aucun cas ceux existant entre oppresseurs et opprimés, mais ceux noués entre des camarades qui cherchent tous à s'acquitter de leurs tâches révolutionnaires. Un subalterne est tenu de respecter et d'aider son supérieur en le considérant comme un camarade de valeur qui assume une tâche révolutionnaire plus importante que lui-même, tandis que le second est invité à prodiguer une attention méticuleuse au premier et à l'orienter avec un sens aigu de ses responsabilités.

Dans notre société, la famille constitue l'unité de base de la vie. C'est seulement si la vie familiale est saine et heureuse que l'ensemble de la vie sociale sera animé d'allégresse et de vivacité.

Les rapports familiaux, à la différence des autres rapports sociaux, ont ceci de particulier qu'ils sont fondés sur les liens

du sang. Néanmoins, puisqu'ils font partie des rapports sociaux, les membres de la famille sont obligés de respecter les principes éthiques qui s'imposent à l'ensemble de la société dont ils font partie. Nous devons faire grand cas de l'amour entre mari et femme, entre parents et enfants et entre frères et sœurs, qui se manifeste dans la vie familiale, et veiller à ce qu'il s'érige au niveau d'un véritable amour entre camarades.

Certaines gens pensent que les révolutionnaires communistes font fi de la famille et sont des hommes froids et secs, ne s'attachant qu'à la révolution. C'est une erreur. C'est pour l'homme une obligation élémentaire que d'aimer et de respecter ses parents qui l'ont mis au monde et élevé. Celui qui n'aime pas ses parents, sa femme et ses enfants, les plus proches des siens, ne peut aimer non plus sa patrie et son peuple.

Il est pourtant exclu que l'amour entre les membres d'une même famille soit absolu. Il doit absolument être subordonné à l'amour entre camarades, la vitalité socio-politique étant plus précieuse que la vie physique et la camaraderie plus importante que les liens du sang. Les révolutionnaires sont tenus d'aimer ardemment les membres de leur famille et, en même temps, de les aider efficacement et en toute camaraderie à se dévouer tous à la cause révolutionnaire.

Le respect de la morale dans l'amour hétérosexuel est d'une importance cruciale si l'on veut purifier la vie familiale et la vie sociale. Il faut que les rapports hétérosexuels reposent sur un amour authentique et sur la camaraderie tendant au respect mutuel de la personnalité, à la confiance et à l'aide sincère réciproques.

Il faut veiller, d'autre part, à ce qu'on observe de son plein gré la morale communiste dans la vie sociale communautaire.

Un aspect important de celle-ci est la vie laborieuse. Participer loyalement au travail est une obligation morale

sacrée de l'être social. Celui qui ne s'y montre pas consciencieux ne mérite pas d'être maître de la société et ne peut jouir du bonheur de vivre d'un être créateur. Tous les travailleurs doivent ressentir du goût pour le travail et travailler loyalement, qu'on les voie faire ou non, conscients qu'ils sont de devoir répondre de leur travail aux yeux de la société.

Non seulement ils doivent travailler consciencieusement, mais tous les membres de la société sont invités à épargner et à respecter les fruits du travail. Ménager et respecter les richesses créées par le travail est une expression de fidélité à la collectivité sociale ainsi que l'adoption d'une attitude correcte envers le travail et les travailleurs.

Nous devons veiller aussi à implanter dans toute la société la coutume d'observer correctement les convenances et de prendre soin des vieillards, des enfants, des femmes ayant des bébés et des personnes physiquement handicapées.

Si l'on veut faire de la conception djoutchéenne de la révolution sa foi inébranlable il faut être imprégné d'une juste conception de la vie.

Il y a, en gros, deux conceptions de la vie: l'individualisme et le collectivisme. Dans le cas du premier, le confort et le plaisir personnels sont l'objectif suprême; le second exige qu'on associe son destin à celui de la collectivité et qu'on éprouve la joie et le bonheur authentiques de vivre dans la lutte pour la collectivité. Selon la conception individualiste de la vie il n'y a rien de plus précieux que la vie des individus et la vie humaine se limite à celle-ci. Par contre, la conception collectiviste de la vie donne plus de prix à la vie de la collectivité qu'à celle des individus et considère que la vie d'un homme ne se termine pas avec la mort physique mais qu'elle s'éternise avec la collectivité.

Nous faisons la révolution non seulement pour nous-mêmes et notre génération, mais aussi pour la postérité et,

plus loin, pour l'avenir de l'humanité. Si un homme, ne poursuivant que son confort, périt, il ne laissera rien après sa mort; sa vie n'aura alors aucun sens. Pour que la vie humaine soit exaltante, il faut qu'elle laisse quelque chose d'utile à la collectivité qui se perpétue. Si, dans le passé, les combattants révolutionnaires antijaponais ont lutté sans fléchir en se nourrissant de racines d'herbes et d'écorces d'arbres et en dormant à la belle étoile, ce n'est pas parce qu'ils ne savaient pas vivre une vie tranquille mais parce qu'ils s'étaient rendu compte que combattre pour la patrie et le peuple serait une vie pleine de fierté et bien remplie, aussi courte fût-elle.

Notre génération n'est pas concevable sans l'existence de la précédente; sans notre génération il ne pourra être question de la suivante. Il est de notre devoir sacré de préparer un avenir radieux pour nous-mêmes et notre génération ainsi qu'en faveur de la postérité.

Les destinées des collectivités de l'humanité se confondent. Nous devons lutter non seulement pour notre peuple mais aussi pour la prospérité commune de l'humanité. De même que nous rejetons l'égoïsme individuel, de même nous sommes tenus de nous opposer à l'égoïsme national. Les révolutionnaires doivent comme de raison rester fidèles à la fois au devoir national et au devoir international de la révolution.

A l'heure qu'il est, notre peuple milite pour l'édification socialiste et la réunification de la patrie, alors que le pays est divisé en deux et qu'il doit faire face à l'impérialisme américain, meneur de la réaction mondiale, et il s'attache à la garde de la paix et de l'avant-poste oriental du socialisme. Notre lutte vise à l'intérêt de notre nation mais c'est, en même temps, un combat sacré visant à la sécurité et au progrès communs de l'humanité. C'est une lutte difficile, mais d'autant plus glorieuse et méritoire. L'Histoire démontre que les exploits

qu'on a accomplis dans sa lutte dévouée pour son peuple et l'avenir de l'humanité s'éternisent et que ces faits d'armes brillent de plus en plus avec le temps. Vivre loyalement pour son peuple et pour l'humanité, c'est vivre au mieux pour soi-même.

Nous devons avoir la ferme certitude que pour vivre la vie la plus exaltante qui soit il faut se montrer fidèle au Leader, au Parti et aux masses, et nous devons faire de la conception que nous avons de la révolution la foi gouvernant notre vie.

Le travail visant à l'établissement d'une juste conception de la révolution revêt une énorme importance car il vise à achever l'œuvre révolutionnaire djoutchéenne jusqu'au bout, fût-ce après plusieurs générations, ceci grâce à la consolidation du sujet de la révolution.

Nous sommes donc tenus de donner toute l'efficacité voulue à ce travail afin de faire des membres du Parti et des autres travailleurs des révolutionnaires communistes authentiques, totalement acquis à la conception djoutchéenne de la révolution.

Imprimé en République Populaire
Démocratique de Corée

No 807133